

Jocelyne Robert

# Éclats de femme



 LES ÉDITIONS DE  
L'HOMME

Roman

# **PREMIÈRE PARTIE**

**Turbulente *Révolution tranquille***

## **SPEAK WHITE**

Je portais une robe rouge, pétante et bien moulante, et le beau, le bronzé, l'élégant Hubert Groleau, dit Gros Lot, m'avait priée de grimper dans sa Mustang 1964 toute neuve, du même rouge que ma robe trop serrée. Il avait fallu que je relève à mi-cuisse, avec difficulté tant il me collait à la peau, ce bout de tissu écarlate qui tombait juste sur le genou, puis que je m'approche tout près de la banquette, que je serre mes cuisses l'une contre l'autre et que je me laisse choir. Pendant cet exercice de haute voltige consistant à passer de la station debout sur le trottoir à la station assise dans la voiture avec une robe-fourreau, Gros Lot lorgnait mes cuisses, lustrées par les bas de nylon. En fait, il convoitait, comme s'il avait voulu l'escalader vers mon porte-jarretelles, l'échelle qui s'était formée dans mon bas.

C'était l'époque. Nous portions des jupes et des robes si seyantes qu'elles nous étranglaient de la taille aux genoux. Impossible de bouger librement. Engoncées dans celles-ci, nous étions forcées d'avancer à petits pas de geisha. Courir? Oubliez ça! En plus, il y avait toujours des mailles filées dans nos bas.

Le soleil de début d'été invitait à l'insouciance. Je le sentais, brûlant sur mes bras nus. La super bagnole du gérant des ventes de Family Publication Services rutilait, aguichante. C'était l'heure du dîner. J'avais oublié mon lunch à la maison et je revenais du restaurant Le Cristal, où j'avais avalé une patate frite arrosée de vinaigre et de ketchup. J'arrivais devant le building Amherst lorsque le tentateur m'avait interceptée.

— Allez, viens, j'te fais faire un tour de char et je te ramène.

— T'es fou, j'ai pas le temps. Il est une heure moins quart et je dois être à mon poste à une heure, avais-je dit tout en m'asseyant dans son carrosse.

— Ben oui, on a le temps en masse. T'inquiète pas, moi aussi je dois travailler, dit-il en tournant la tête vers une liasse de paperasse sur la banquette arrière.

J'étais tirillée. La Gwen-employée-docile-et-servile m'ordonnait de grimper les six étages à toutes jambes pour aller m'asseoir à mon bureau et répondre au téléphone qui ne dérougissait jamais. La Gwen-délurée-et-excitée par ce Gros Lot en Mustang me soufflait de détalier à l'aventure dans le bolide rouge avec Hubert le bronzé. Le frais trentenaire était, lui, tout disposé à oublier pour l'après-midi la supervision des ventes de nos magazines, à faire le travail buissonnier, à aller se perdre dans la nature avec la nymphette que j'étais, sans le moindre sentiment de culpabilité.

— Ok. Allons voir les bateaux. Mais tu me ramènes ici dans 15 minutes pile, ordonnai-je.

Nous avons descendu la rue Papineau vers le Pied-du-Courant, où nous avons admiré les gros bâtiments

glisser sur le fleuve pendant une dizaine de minutes en buvant un Coke.

— Tu penses qu'ils ont des jambes? dis-je, perdue dans mes rêves.

— Hein?

— Tu penses que les bateaux ont des jambes?

Il m'avait fixée, l'air perplexe. De toute évidence, il ne connaissait pas la chanson et m'avait sans doute prise pour une cruche en me ramenant à la porte du 1010, Sainte-Catherine Est, sans demander son reste. Un vrai gentleman.

\*\*\*

Drrrrring... Drrrrring... Drrrrrrrrrrrrring...

— *Nine six two four, good morning! May I help you?*

— Qu'est-ce que tu racontes? Allez, ouste! Debout! Tu vas manquer ton autobus, c'est certain. Arrange-toi pas pour perdre ton emploi, gémit ma mère.

Misère de merde, j'avais encore pris la sonnerie du réveille-matin pour la sonnerie du téléphone du bureau. Je me tirai de mon lit pliant en catastrophe. Pas le temps de me laver. J'enfilai ma petite robe jaune à plis, sans manches, en voile de coton, l'emplissant de ma féminité. Elle me faisait des seins d'enfer si j'en jugeais par les regards lubriques que me jetaient les vendeurs qui transitaient par le bureau, Hubert Gros Lot en tête. Je me délectais aussi de voir les gars de la construction se dévisser le cou sur mon passage, au bout de la rue menant à l'autobus. Depuis leur échafaudage, leurs sifflements m'échauffaient.

J'avalai une toast au beurre de pinottes avec trois gorgées de thé au lait bien sucré.

— Tiens, fit ma sœur Claire-Obscure<sup>1</sup>, en me tendant un petit sac en papier brun. En faisant le lunch de René, je t'ai fait un sandwich.

— Merci.

J'habitais chez ma sœur, avec mes parents, après qu'un bref passage chez Blanche, ma sœur-marraine, se fut terminé dans une orgie de jambon. Je n'étais pas mieux chez Claire, où je partageais la chambre des jumeaux. Eh oui, la jumelle avait eu des jumeaux. Pas le moindre petit coin à moi dans cette maison intergénérationnelle avant la lettre, sans avoir la dimension de ses ambitions. Mais chez Blanche, c'était pire : mon lit et ma commode traînaient dans le passage entre le salon et la cuisine, tout près des toilettes. Avec, en prime, cinq adorables pestes de un à six ans qui tournaient autour de moi et me collaient comme des mouches à miel. Pas un seul petit bout d'espace d'intimité, pas de porte à fermer ni de fenêtre à ouvrir.

Chez elle, j'avais été comme un nombril importun au milieu du logis, au milieu de tous, au milieu du brouhaha et de la boucane, 24 heures sur 24. J'avais été la chose qu'on contourne, qu'on frôle, dans laquelle on s'enfarge en allant au petit coin, en passant d'une pièce à une autre, en se chamaillant. Tant de cris d'enfant, de télévision qui joue à tue-tête, de Blanche qui babille au téléphone accroché au mur près de mon lit, m'avaient poussée au décrochage scolaire et aux idées suicidaires. C'est François, le vieil ami de la famille, prêtre-ouvrier et seule soutane que mon père

---

1. Claire, Aimée, Blanche, Pierre, Jacques et Jean-Jean sont les sœurs et les frères aînés de Gwendoline. Tous sont présentés dans *Mensonges d'enfance*, tome 1 de la trilogie, paru aux Éditions de l'Homme en 2015.

pouvait voir en peinture, qui m'avait découragée d'aller voir ailleurs si j'y étais.

— Au moins, je ne serai plus de trop nulle part. J'en aurai fini avec ma peine et mes problèmes.

— Qu'en sais-tu? avait-il rétorqué. Quelqu'un est déjà venu te dire que, de l'autre côté, on a fini de souffrir? Peut-être que ça continue.

Une telle réponse, venant de la bouche d'un grand croyant, m'avait secouée.

Y a peut-être pas de chance à prendre, m'étais-je dit intérieurement.

Pour l'école, en revanche, il avait échoué. Je ne dormais plus et j'étais incapable d'étudier dans ce bordel. La fillette bolée s'était métamorphosée en jeune fille cancre au carrefour de l'adolescence et de l'école secondaire régionale Gérard-Filion. Un des rares, beaux et infiniment tristes souvenirs que je garde de mon passage dans cette première école polyvalente au Québec date du 22 novembre 1963. Madame Lemonde la prof de mathématiques, était arrivée dans notre classe en après-midi avec cinq minutes de retard. Madame Lemonde, en retard, c'était inquiétant. Il devait se passer quelque chose de grave. Elle avait les yeux rougis. Après s'être assise, elle nous annonça qu'une chose épouvantable venait de se produire.

— John Kennedy vient d'être assassiné!

Nous n'avions pas eu cours et la déesse des chiffres s'était transformée en démiurge féru d'histoire politique et nous avait raconté JFK avec enthousiasme pendant une heure trente. Je l'avais écoutée religieusement. Elle en parlait comme si elle l'avait personnellement connu. J'étais triste, mais contrairement aux 25 autres filles de la classe qui

reniflaient et morvaient sans relâche, je ne pleurais pas. J'étais trop fascinée. Par JFK, par les pans d'histoire que nous brossait madame Lemonde, cette femme engagée, brillante, cultivée, que je découvrais passionnée par bien autre chose que l'algèbre et la géométrie. Je crois que mon intérêt pour la chose politique s'est installé ce vendredi-là.

Ce même jour, j'étais rentrée chez ma sœur Blanche, plus déprimée qu'à l'habitude et les nerfs en boule. Nous étions, Blanche, Manuel – son mari –, mes cinq neveux et nièces et moi, autour de la table à manger du jambon, lorsque mon beau-frère s'écria en riant :

— Ouin, tu manges en viande à chien ! Tu nous coûtes cher. Va falloir augmenter ta pension. Moi qui pensais qu'il en resterait pour me faire une omelette au jambon demain matin...

Il avait éructé cette ânerie alors que je me levais pour me resservir, au lieu de me féliciter de ne pas prendre ma sœur pour une boniche. Kennedy venait d'être assassiné et il me parlait d'omelette au jambon envolée ! Manuel disait toujours que je mangeais trop. Il le disait en badinant mais quand même, il le disait et je savais qu'il le pensait. Ma mère versait pension, 10 piastres par semaine, pour qu'ils me logent, Blanche et lui. C'est plutôt à moi, qui torchais et gardais la marmaille régulièrement, qu'on aurait dû verser un salaire. Impulsive, j'attrapai mon assiette par en dessous, bien au creux de ma paume droite, mes cinq doigts largement écartés, et l'écrasai dans le visage du beau-frère.

— Tiens, ton crisse de jambon ! Il manque les œufs, je vais te les faire au beurre noir.

La belle chair rose décorait son *overall* et le jus à l'ananas et à la cassonade lui pissait des yeux. J'avais claqué la porte



en hurlant et en pleurant, vagabondé sous la pluie et m'étais plantée, pendant au moins une heure, près du chemin de fer.

*Eeny, meeny, miny, moe,  
Catch a tiger by the toe.  
If he hollers, let him go,  
Eeny, meeny, miny, moe.*

Trois fois j'avais répété la comptine anglaise. En faisant alterner mon index entre les rails et moi dès que j'entendais le train siffler au loin. Si mon doigt désignait la voie ferrée au dernier *moe*, je me jetterais sous la locomotive qui me réduirait en viande hachée. Trois fois d'affilée, ça avait été le cas. Et trois fois d'affilée, j'avais eu la chienne. Où donc une adolescente couvée jusqu'à 15 ans et foutue dehors à 15 ans et des poussières peut-elle se réfugier quand elle n'a pas le courage de se suicider ? Dans les jupes de sa mère, évidemment. Elle ne se débarrasserait pas de sa cadette accidentelle aussi aisément !

\*\*\*

Mais tout cela était du passé. Pour l'instant, je courais vers mon autobus numéro 8, celui de 8 h 15. Enfin, si tant est qu'on peut courir avec des escarpins pointus en faux cuir verni, à talons aiguille, sur une rue en gravelle. Je n'étais pas encore rendue au petit pont que je vis le bus qui s'amenait. Je criai et fis de grands signes au chauffeur, la sacoche en l'air. Il m'attendit, me regarda avancer vers lui, patient, avec le sourire fendu d'une oreille à l'autre alors que j'avais encore un bon bout de rue à parcourir. Les passagers assis dans la

rangée donnant de mon côté s'amusaient de me voir m'essouffler. Certains grognaient.

— Vous ne m'attendez pas, moi, lorsque je me dépêche comme une forcenée pour vous attraper. Et je sais que vous me voyez aussi, lui fit remarquer mademoiselle Laferrière, le bec pincé, toujours assise au premier rang avec son petit sac à main serré sur ses genoux.

— Si je ne vous attends pas, c'est que je ne vous vois pas, riposta le chauffeur.

— On sait ben...

— C'est vrai qu'il y a des passagères plus visibles et plus regardables que d'autres, renchérit son voisin d'en face, en décochant au chauffeur un sourire complice à moitié édenté.

— Merci de m'avoir attendue, dis-je en reprenant mon souffle, c'est gentil. Sainte-Pitoune! J'ai laissé mes *tokens* dans mon autre sacoche. Je vais devoir vous en acheter ou payer en *cash*, ajoutai-je avec un minois aussi misérable qu'enjôleur. Je n'avais vraiment pas prévu cette dépense ruineuse.

— Laisse tomber, ma belle fille. Je vais te faire crédit. Tu me paieras demain, ajouta-t-il en faisant clignoter son œil gauche, celui que les passagers ne pouvaient pas voir.

— Merci infiniment. Je n'y manquerai pas, promis-je, tout en sachant bien que demain était un autre jour...

Je ne me leurrais pas. Je savais bien que le monsieur au sourire tout en gencives avait raison. Avec mes grandes sœurs plus fraîches que la rosée du matin, j'avais compris il y a belle lurette que des seins pommes qui regardent droit devant, même au pas de course, ça comporte de sacrés privilèges. Je savais que mes renflements, sautillant sous le tissu jaune, faisaient se damner les hommes et j'en tirais profit.

Je les offrais en bombant ma poitrine bien bordée par mes épaules nues et dorées.

J'avais 15 ans et 5/6. J'étais une femme. Je m'étais fait passer pour 16 ans afin de décrocher l'emploi de commis-réceptionniste-bonne-à-tout-faire dans une agence de vente de magazines ayant pignon sur la rue Sainte-Catherine Est. Oui, oui, dans le building Amherst, celui-là même où Robert le diable<sup>2</sup>, mon père, travaillait jadis comme garçon d'ascenseur. J'avais passé haut la main l'entrevue d'embauche, qui s'était déroulée uniquement en anglais. Le boss, *Mister* Norman, pas idiot, avait découvert ma supercherie. Puisqu'il n'avait pas le droit de me faire travailler avant l'âge de 16 ans, il m'avait payée en dessous de la table durant les quelques semaines précédant mon seizième anniversaire.

À l'embauche de cette compagnie qui vendait des revues périodiques colportées de porte en porte à travers la belle province de Québec par des commis voyageurs, je gagnais 32 dollars par semaine. Les principaux magazines étaient le *Life Magazine*, le *Maclean's*, le *Sports Illustrated*, le *Times*, le *Glamour*. En français, il n'y avait que le *Châtelaine*. Je ne comprenais pas que la majorité de nos abonnés soient des Canadiens français unilingues de fond de campagne et qu'ils achètent toutes ces publications en anglais. Soit ils regardaient les images, soit ils se faisaient avoir. Vu les plaintes qui tambourinaient dans mes oreilles par le fil du téléphone au bureau, je penchais pour la seconde hypothèse.

---

2. Robert « le diable » Dubois, le père de Gwendoline, et Agnès Boisjoli, sa mère, sont tous deux présentés dans *Mensonges d'enfance*, tome 1 de la trilogie, paru aux Éditions de l'Homme en 2015.

— *Nine six two four, good morning! May I help you?*

Ainsi accueillais-je mes correspondants, 1 000 fois par jour. *Misses* Simpkon avait bien insisté en me donnant ma formation de commis-réceptionniste-bonne-à-tout-faire: toujours en anglais et pas un mot de plus.

— *Why not «Family Publications Services, good morning! May I help you?»* avais-je demandé.

— *It's too long. No time to lose here!*

— *And why 9624?*

— *Oh! This is quite simple, dear,* me dit-elle, l'air de celle qui sait. *You have four lines on the phone at the reception: 9624, 9625, 9626 and...?*

— *And 9627?* m'exclamai-je, faussement impressionnée, en insistant sur le point d'interrogation, comme si je doutais un peu de la réponse. J'avais compris que de jouer la débile profonde confortait ma tarte de *forlady* dans son complexe de supériorité.

— *The principal line is 9624. It's the one you answer to. The others are overflowed. Is this clear?*

— *It is. But most of our customers are French speaking, aren't they? Why not answering in French?*

— *That's the way it is. Period. If the person insists, you can switch to French. If not, you speak English. Period. Even if they are French speaking people. You understand this, Gwendoleen? Otherwise, the supervisors in this room won't understand what you are saying.*

J'avais trop bien compris. De la douzaine de personnes dans cette ruche, les subalternes étaient les francophones bilingues. Les supérieures étaient les anglophones unilingues. Et il fallait, pour contrôler les premières, comprendre ce qu'elles racontaient à la clientèle et ce qu'elles se racontaient

entre elles. Donc, tout le monde parlait anglais tout le temps. En mangeant notre lunch le midi, par exemple, Nicole, Denise et moi devions mastiquer, nous détendre, converser et digérer en anglais. Sinon, ça n'était pas poli. Blaguer et rire en français était l'insulte suprême aux oreilles de *Misses Simpkon*, de *Misses Fairley* et de *Misses Rainshaw*. Cela pouvait nous valoir avertissement, note au dossier et congédiement. Bien qu'ayant peu de chose en commun en dehors du travail, nous étions de vraies bonnes copines au bureau, la Denise, la Nicole et moi. Comme si notre appartenance à la race des opprimés canadiens-français nous sou-  
dait dans une sorte de solidarité inconsciente.

Une semaine après mon anniversaire de 16 ans, un vendredi après-midi, *Mister Norman*, le *big boss*, me fit venir dans son bureau aveuglant de soleil. Eh oui, même sur la rue Amherst, quand on grimpe en hauteur, il y avait de la lumière, ce que je n'avais jamais deviné durant ma petite enfance passée dans la ruelle Collin, à deux pas de là.

— *As of today, Gwen, you will be on the payroll and paid by check as anybody else. This is your Social Insurance Number; we've just received it from Ottawa*, dit-il en me tendant une carte blanche, encadrée de rouge, en papier carton avec un numéro de neuf chiffres écrits dessus, en noir.

— *Oh! Thank you!* répondis-je, tout émue d'être dans son bureau.

C'était la première fois, après deux mois de travail, qu'il m'adressait la parole à moi toute seule. Je regardai ma carte, heureuse d'être enfin un numéro. J'aurais désormais un chèque de paye à changer moi aussi comme tout le monde au lieu des trois billets de dix piastres et deux billets de une

piastre glissés dans une enveloppe déposée sur mon bureau le vendredi après-midi. J'entendais les sonneries insistantes du téléphone et me levai pour retourner à mon poste, croyant l'entretien terminé.

— *One moment, Gwen. Don't worry, they'll call back. There is another thing: you're doing fine, you're doing a very good job. You will be raised up,* me sourit-il.

— *Raised up?* Heu... *I'm sorry, I dont understand,* dis-je, inquiète. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. Pour moi, le verbe *to raise* signifiait «élever». Comme élever un enfant. Je ne pigeais pas. Il sourit plus largement.

— *From now on, you will be paid 35 dollars per week.*

Je n'en revenais pas. Il me donnait une augmentation de salaire, comme ça, sans raison. J'étais si incroyablement stupéfaite qu'il crut que je ne comprenais toujours pas et répéta en français, cette fois-ci en riant franchement.

— Je te donne une augmentation de salaire, Gwendoleen, trois dollars de plus. Tu passes à 35 dollars par semaine! Tiens, voici ton premier *tchèque* de paye officiel, compléta-t-il en me tendant une enveloppe.

J'étais bouche bée. Il associa ma stupéfaction à l'argent, au fait d'être haussée de salaire, mais ma joie béate venait de l'avoir entendu parler français. Jerry Norman parlait français! Im-pec-ca-ble-ment. Comme un vrai Canadien français. Ça alors, pour une surprise, c'en était toute une! En deux mois, jamais je ne l'avais entendu dire un seul mot dans la langue de Molière. J'avais vu quelquefois son épouse, la plantureuse Brenda, venir le retrouver au bureau avec leur jolie petite fille d'à peine deux ans. Entre eux, ou avec le bébé, que des mots, onomatopées ou guiliguilis shakespeariens. Il avait ainsi conclu notre entretien :

— *Another nice thing for you, Gwen: from now on, you will also work five hours less a week. As others, your working day will end at five o'clock in the afternoon instead of six. What do you think about this? Happy?*

— *Oh great! Thank you so much, Mister Norman,* répétais-je en fermant la porte de son bureau, l'enveloppe surprise à la main.

Wow! Jusque- là, j'étais au boulot 45 heures par semaine pour 32 dollars, soit pour 71 cents de l'heure. Ou 80 cents, si on ne tient pas compte de mon temps de lunch et de pause. Et là, du jour au lendemain, pour 40 heures de présence dont 35 heures à l'ouvrage, je toucherais 35 dollars, soit 1 dollar pour chaque heure travaillée. Le bond était phénoménal. *Mister Norman* était vraiment très content de moi et très généreux! J'ignorais encore qu'en me déclarant, c'est-à-dire en rendant mon embauche officielle, il était obligé de me donner le salaire minimum.

Je me rassis à mon gros bureau de métal gris, bien en face de la porte de la *room six eleven* du building Amherst, le regard noble, le menton haut, en contrôle, comme une fille de 20 ans fraîchement promue. Toutes les lignes sonnaient, la 9624 *overflowant* sur les autres.

— *Nine six two four, good afternoon! May I help you?* ânonnai-je machinalement avec un peu plus de sourire dans la voix.

Tout en écoutant distraitement la pauvre qui braillait qu'elle n'allait « pas payer ces revues, qu'elle n'avait jamais voulu s'abonner à toute cette cochonnerie de paperasse et que nous étions des maudits voleurs », j'ouvris l'enveloppe que venait de me remettre mon patron. Quelle ne fut pas ma surprise de constater qu'étant désormais assujettie à des

déductions d'impôt et d'assurance chômage, je recevais un chèque à peine plus élevé que mes 32 dollars habituels. Mais surtout, je fus carrément déconcertée de découvrir qu'il était signé Jérôme NORMANDEAU.

Sainte-Pitoune!!! Jerry Norman s'appelait Jérôme Normandeau! Celui-là même qui obligeait ses employés, des Dubois, Bélanger, Poitras, Jalbert et Marleau, à se parler en anglais entre eux était un Canadien français pure laine? En voilà un qui était encore plus colonisé que mon père et que tous les monocles et curés aplaventristes que j'avais croisés jusque-là! Cette révélation me fit l'effet d'un coup de masse en pleine poitrine, là où siège le « nous » de la fierté collective. J'avais le « nous » en miettes...



### **Fougueuse, déterminée, amoureuse :**

Gwendoline mord dans les sixties comme dans un fruit bien mûr. À l'image d'un Québec qui s'ébroue, au sortir de la Grande Noirceur, elle amorce sa vie de femme le poing levé et l'espoir au cœur. Du chemin du Roy à la Maison du Pêcheur, avec ses amis Paul, Jacques et Francis, elle est de toutes les manifestations, de tous les combats. Puis, en 1970, c'est la crise. Emprisonnée avec une Marie-Unique encore à naître, Gwendoline doit choisir. Rêve du pays ou chaleur d'une famille? Attention : une révolution peut en cacher une autre. L'indépendance, *yes sir!*

*Communicatrice et sexologue de renom, **JOCELYNE ROBERT** a publié une douzaine d'ouvrages à succès, essais et livres pour jeunes, réédités et traduits en vingt langues.*



*Éclats de femme est le deuxième tome de la série « Gwendoline Dernière », entamée avec Mensonges d'enfance.*